



HAL
open science

L'automédia, objet de luttes symboliques et figure controversée

Laurent Thiong-Kay

► **To cite this version:**

Laurent Thiong-Kay. L'automédia, objet de luttes symboliques et figure controversée. *Le Temps des médias. Revue d'histoire*, 2020, 35, pp.105 - 120. hal-04712116

HAL Id: hal-04712116

<https://hal.science/hal-04712116v1>

Submitted on 27 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**L'automédia, objet de luttes symboliques et figure controversée.
Le cas de la médiatisation de la lutte contre le barrage de Sivens (2012-2015)**

**Laurent Thiong-Kay
ATER à l'Université Paris-Est Créteil
LERASS**

« Moi j'suis pas militant. Pas militant comme d'autres le sont. Moi je suis automédia. Mon truc c'est de transmettre une information, d'action, de manifestation, pour que des gens aient accès à cette information. Après bien sûr j'ai un moteur qui sont les gosses, l'air, c'est des trucs global et à long terme... Mais si tu dois me caser, je suis automédia, journaliste citoyen. »

Symptomatique de la complexité qui caractérise la figure contemporaine de « l'automédia », cette citation d'un acteur, rencontré pour son rôle de militant – communicant, est tirée de notre travail de thèse sur la production médiatique de l'opposition au barrage de Sivens sur Internet (2012-2015).

Située en Occitanie, cette controverse commence avec la réactivation d'un ancien projet départemental d'ouvrage public. Celui-ci entend résoudre les problèmes locaux d'irrigation que connaît une trentaine d'exploitations agricoles. Usant d'un répertoire d'action collective (Tilly, 1995¹) expert-légaliste (Ollitrault, Villalba, 2014²), un premier groupement d'écologistes tarnais se structure. Ce « Collectif Testet » conteste les dommages du barrage sur la zone humide du même nom, qui abrite une centaine d'espèces animales protégées ainsi que 353 types de plantes vasculaires. Or, en dépit des différents recours déposés en justice, l'exécutif départemental s'apprête à commencer les travaux de déboisement. C'est ainsi qu'un second groupement s'organise. Le collectif « Tant qu'il y aura des bouilles » se compose ainsi de militants à la sociologie politique plus « écopunk » (Hein, Blake, 2016³). À la différence des membres du Collectif Testet, ils privilégient les tactiques d'action directes, et entretiennent des liens forts avec la zone à défendre (ZAD) de Notre-Dame-des-Landes, dont ils déclinent le modèle sur place. La ZAD du Testet naît alors. Au carrefour de la technologie de lutte « ici et maintenant » (Johsua, 2015⁴) et du laboratoire politique, elle construit un rapport de force spatial avec les commanditaires du projet. La suite de la controverse fait place à une conflictualité grandissante, qui se traduit par des affrontements entre militants, forces de l'ordre et populations locales favorables au projet, la mort de Rémi Fraisse le 26 octobre 2014 et l'abandon du projet sur décision de Ségolène Royal, alors Ministre de Écologie, du Développement durable et de l'Énergie, le 16 janvier 2015.

En tant qu'événement politique (Arquembourg, 2011⁵ ; Sebbah, 2017⁶), la construction médiatique de cette mobilisation est intéressante. En effet, elle est le fruit d'un travail d'acteurs situés diversement sur le continuum qui unifie l'information journalistique engagée à la communication militante. Plus concrètement, la production médiatique qui a attiré notre attention a été menée par des journalistes titulaires de la carte de presse œuvrant pour des *pure-players* d'information en ligne (*Mediapart*, *Reporterre*), des journalistes précarisés non détenteurs de la carte de presse et travaillant pour plusieurs rédactions, des militants sur place par ailleurs contributeurs « participatifs » à des médias en ligne, jusqu'aux « automédias » qui nous intéressent présentement.

¹ C. Tilly, « Contentious repertoires in Great Britain, 1758-1834 », in M. Traugott, *Repertoires and Cycles of Collective Action*, Durham (N.C.), Duke University Press, 1995.

² S. Ollitrault, B. Villalba, B. « 67. Sous les pavés, la Terre. Mobilisations environnementales en France (1960-2011), entre contestations et expertises », in M. Pigenet, éd., *Histoire des mouvements sociaux en France: De 1814 à nos jours*, Paris, La Découverte, 2014, p. 716-723.

³ F. Hein, D. Blake, *Écopunk. Les punks, de la cause animale à l'écologie radicale*. Le Passager Clandestin, 2016.

⁴ F. Johsua, *Anticapitalistes. Une sociologie historique de l'engagement*, Paris, La Découverte, coll. « SH / Laboratoire des sciences sociales », 2015.

⁵ J. Arquembourg, *L'événement et les médias. Les récits médiatiques des tsunamis et les débats publics (1755-2004)*. Paris, Éd. des Archives contemporaines, 2011.

⁶ B. Sebbah « L'événement politique en ligne », *Sciences de la société*, 102, 2017, p. 3-15.

Dans cet article, nous souhaitons questionner ce vocable indigène aux mobilisations, pour mieux comprendre la réalité sociale qu'il recouvre et les tensions qu'il révèle au sujet de ces acteurs doublement situés au cœur des mobilisations, mais également aux marges du champ journalistique. Afin de mieux comprendre les représentations problématiques voire antagoniques de l'automédia, nous nous appuyons sur les propos tenus par sept acteurs journalistes et militants recueillis dans le cadre d'entretiens semi-directifs orientés biographie (Fillieule, Mayer, 2001⁷), dont voici le détail :

- Nad, militante et automédia ; entretien du 19/01/17 à Toulouse.
- Roxane Tchegini, militante et automédia ; entretien du 28/11/17 à Gaillac.
- Hélène Duffau, militante, écrivaine et contributrice participative (*Club de Mediapart*) ; entretien du 15/06/17 à Toulouse.
- Grégoire Souchay, journaliste indépendant (*Reporterre, Libération*) ; entretien du 07/12/17 à Toulouse.
- Gaspard Glanz, journaliste indépendant (*Taranis News*) ; entretien du 22/09/17 à Toulouse.
- Louise Fessard, journaliste (*Mediapart*) ; entretien du 08/12/17 à Marseille.
- Frédéric Scheiber, photojournaliste indépendant (*Associated Press, L'Humanité, Hans Lucas...*) ; entretien du 21/08/17 à Toulouse.

Tentative de définition

Naturellement, la qualification des acteurs ci-dessus pourrait sembler quelque peu paradoxale avec le projet du présent article, tant la manière dont le chercheur ou le commentateur désignerait les acteurs se trouve précisément au centre des controverses qui traversent le corps social au sujet de « l'engagement des journalistes » ou de la multiplication supposée des « simili-journalistes »⁸. Mais si nous proposons un qualificatif au patronyme ou pseudonyme de nos enquêtés, ce n'est pas pour en figer la position sociale. Nous souhaitons préciser au lecteur les fonctions médiatiques « apparentes » de celles et ceux qui seront cités ici ; tout au plus, de reprendre la manière dont les acteurs se qualifient eux-mêmes. Parvenir à tracer une frontière parfaitement étanche entre le journaliste et le militant relève de la gageure. Ce n'est en aucun cas le projet des développements qui succéderont à cette introduction. Au contraire, suivant l'approche de la sociologie politique des problèmes publics, nous nous baserons ici sur les représentations des acteurs, en refusant « de considérer l'expérience des personnes et des groupes comme une source secondaire », pour leur accorder « un véritable statut épistémique » et ainsi saisir la nature « des processus collectifs » (Chateauraynaud, 2015, p1⁹) constitués en objet de recherche. Nous espérons ainsi contribuer à préciser les contours journalistiques et militants de la fonction d'automédia, en mettant en perspective ce que les acteurs y investissent ou y projettent, ainsi que la manière dont leurs contenus sont perçus, voire utilisés.

Du point de vue des mouvements sociaux contemporains, les automédias apparaissent comme des militants de la cause défendue, équipés d'un appareil photo ou d'une caméra dans l'optique de documenter les péripéties des collectifs en lutte. Par conséquent, à l'aune de la conflictualité contemporaine, leurs productions concernent souvent les confrontations avec les forces de l'ordre. La posture première est ici défensive, au sens où les matériaux audiovisuels récoltés fonctionnent comme des garanties susceptibles d'être utilisées dans le cas de procès visant les acteurs d'une

⁷ O. Fillieule, N. Mayer, Devenirs militants: Introduction. *Revue française de science politique*, vol. 51(1), 2001, p. 19-25.

⁸ Propos tenus par le Président de la République lors des vœux à la presse, le 15 janvier 2020 :

<https://www.lesinrocks.com/2020/01/16/actualite/politique/voeux-a-la-presse-macron-tacle-les-simili-journalistes-et-lesprit-de-lapidation/>

⁹ F. Chateauraynaud, « L'emprise comme expérience », *SociologieS*, Dossiers, Pragmatisme et sciences sociales : explorations, enquêtes, expérimentations, 2015, mis en ligne le 23 février 2015, consulté le 21 juin 2019. URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/4931>

mobilisation (Nez, 2015¹⁰). À l'heure des réseaux socionumériques, les automédias étudiés peuvent également dépasser ce rôle de vigie pour venir occuper et alimenter l'espace médiatique. Ils se définissent alors comme des créateurs de contenus et des informateurs capables de filmer puis médiatiser en direct ou presque les événements de la contestation sociale et politique. Dans cette optique, pour toucher les publics militants qui sont leurs cibles premières, ils peuvent créer des comptes sur Youtube, voire des « Groupes » et « Pages » sur Facebook, qui fonctionnent comme les supports numériques de leurs productions audiovisuelles, puis comme d'éventuels espaces pour la construction de l'action collective (Thiong-Kay, 2020¹¹). Lorsque c'est le cas, les automédias occupent alors une autre fonction dans le cadre de la communication militante, sûrement moins théorisée en interne. En effet, fortes d'une « occularisation interne » par laquelle « la caméra semble située à la place de l'œil de l'un des personnages du récit » (Arquembourg, 2011, p.131¹²), les photos et vidéos produites fonctionnent comme des dispositifs de sensibilisation (Traïni, Siméant, 2009¹³) : intrinsèquement subjectifs, ces contenus multimédias empruntent au registre du sentiment par « l'impression d'y être » qu'ils cherchent à renforcer, ou l'intimité des militants sur laquelle ils lèvent en partie le voile. Ces contenus sont particulièrement viraux sur Internet. Enfin, au sein de la sphère publique, qu'elles soient usitées par des militants à l'œuvre dans les mouvements sociaux ou des aspirants journalistiques, les formes de la pratique automédiatique connaissent des moments d'intense valorisation, au point où certaines d'entre elles apparaissent, du point de vue de la profession elle-même, comme des « *format(s) journalistique(s) à part entière – ni plus ni moins*¹⁴ ». L'incertitude qui plane alors autour des motivations et finalités de l'automédia, ainsi que la nature intrinsèquement transversale de son activité « médiatique » et « militante », renforcent les problématiques contemporaines du journalisme et perturbent certaines normes en vigueur au sein de la contestation sociale.

Pour situer l'éclosion puis l'enracinement de la figure de l'automédia dans le paysage médiatique des mobilisations, deux dynamiques sociales doivent être pensées conjointement. La première concerne les transformations du champ journalistique. La seconde renvoie aux mutations du militantisme dans son rapport à la « médiatisation ».

La fin du siècle dernier voit le champ journalistique évoluer. En France, la dépolitisation du champ journalistique (Juhem, 2001¹⁵ ; Saitta, 2010¹⁶) va de pair avec le malaise grandissant, au cœur du métier, vis-à-vis de l'idéologie professionnelle d'un journalisme « neutre et objectif ». Comme l'explique Sandrine Lévêque : « le travail journalistique est ainsi inséré dans un ensemble de contraintes qui nuance l'idée même d'objectivité alors pensée comme un rituel stratégique. Ce discours est aujourd'hui repris par bon nombre d'acteurs pour qui l'objectivité journalistique n'existe pas en tant que telle. Les journalistes pris dans ces contraintes naviguent ainsi, au quotidien, entre deux nécessités contradictoires, celle de l'engagement (nécessaire pour obtenir de " bonnes " informations) et celle de la distanciation (comme fondement de leur autorité professionnelle) » (Lévêque, 2010, p.14¹⁷). De nombreux journalistes, fortement réflexifs, ont alors (re)commencé à entrer en conflit avec l'injonction de « l'objectivité » et à se débattre avec celle, plus délicate encore à concevoir, de la « neutralité », débouchant sur la couverture d'événements

¹⁰ H. Nez, « Des informateurs citoyens ». Usages des images par les indignés espagnols », in « Médias, engagements, mouvements sociaux », *Sciences de la Société*, Presses Universitaires du Midi n°94, 2015, p. 139-154.

¹¹ L. Thiong-Kay, La production médiatique de l'opposition au barrage de Sivens sur Internet : entre reconfigurations info-communicationnelles et repolitisation de l'enjeu local, Thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Université Paul Sabatier, Toulouse, 2020.

¹² J. Arquembourg, 2011, *op.cit.*

¹³ C. Traïni, J. Siméant. Introduction. « Pourquoi et comment sensibiliser à la cause ? » In *Émotions... Mobilisation*. Paris: Presses de Sciences Po, 2009, pp. 11-34.

¹⁴ J. Lefilliâtre (16/12/18) « Rémy Buisine et les gilets jaunes : audiences et reconnaissances », Libération, https://www.liberation.fr/france/2018/12/16/remy-buisine-et-les-gilets-jaunes-audiences-et-reconnaissance_1698235

¹⁵ P. Juhem, Alternances politiques et transformations du champ de l'information en France après 1981. In: *Politix*, vol. 14, n°56, Inconstances politiques, sous la direction de B. Gaïti et P. Serna, 2001, p. 185-208.

¹⁶ E. Saitta, Les transformations des rapports entre journalisme et politique : Une comparaison France/Italie depuis les années 1980, in Ruellan D., Lévêque S. (dir.) *Journalistes engagés*, Presses universitaires de Rennes, 2010, p.31-45.

¹⁷ S. Lévêque, Introduction, in S. Lévêque, D. Ruellan, *Journalistes engagés*, Presses universitaires de Rennes, 2010, séries « Res Publica ».

teintée de leurs perceptions politiques et réactions affectives (Bouron, 2015¹⁸ ; Le Cam, Ruellan, 2017¹⁹). Ceci est dû à deux phénomènes.

Le premier phénomène renvoie aux rapports de force entre styles journalistiques. Le succès des éditorialistes trustant les plateaux de télévision, dont « les contenus rédactionnels, valorisant critique, billets et chroniques, traduisent le poids du commentaire, d'un métadiscours sur l'actualité qui privilégie l'expression des opinions, transforme l'événement en prétexte à exercices de styles brillants et désinvoltes » (Neveu, 2009, p14²⁰), entre en conflit avec le modèle normatif du journaliste neutre et objectif, tout en affermissant l'attrait symétrique du contre-modèle de journaliste de terrain. Par définition, sur les lieux des conflits sociaux, l'automédia - sans toujours se revendiquer du journalisme - radicalise cette opposition de style qui fait plus que jamais segment au sein du champ journalistique.

Le second phénomène est technologique. Avec le développement d'Internet, la création de médias politiquement situés autorise les journalistes à questionner plus frontalement leur rapport à la doxa objectiviste (Koren, 2004²¹). Alexis Vrignon (2015²²) évoque par exemple *Reporterre*, que nous avons retrouvé à Sivens. Le *pure-player* d'information en ligne, créé par le journaliste Hervé Kempf en réaction au contrôle éditorial du *Monde*²³, revendique ainsi une filiation avec *La Gueule Ouverte*, un journal au sein duquel l'historien a observé des journalistes qui, « selon des modalités diverses, [...] [ont su] conjuguer écriture journalistique et engagement militant » (2015, p.120). Ces journaux en ligne ont également tendance à ouvrir leur ligne éditoriale à la participation des profanes (Pignard-Cheynel, Noblet, 2008²⁴). Investis par les mouvements sociaux, ces médias permettent de visibiliser les griefs des militants, de les venir d'une caution journalistique, tout en démultipliant leurs potentiels d'audience. Au sein de ces médias en ligne, la participation ouvre la voie à une certaine mutualisation des compétences entre amateurs et journalistes, débouchant parfois sur une division du travail médiatique, résultat d'une « coopération entre le professionnel et le public » (Canu, Datchary, 2010, p.211²⁵). Mais cette coopération renforcée n'est pas sans conséquence sur les contenus produits et les identités des producteurs. Concernant les publications, les images et vidéos automédias servent potentiellement de source d'information pour les journalistes, voire de matériau à insérer dans le corps de leurs propres articles²⁶. Si tel est le cas, le produit journalistique est donc métissé. Ensuite, sur le plan des identités, le rapprochement entre acteurs entraîne un cryptage des attributions qui peut provoquer le malaise des journalistes, dans le cadre de dispositifs socio-techniques éditoriaux marquant faiblement la distinction entre journalistes professionnels et contributeurs amateurs, comme les espaces « Journal » et « Club » de *Mediapart* (Sire, 2013²⁷). De ce fait, la hausse de la participation opacifie davantage le flou « constitutif et constructif » de l'identité journalistique (Ruellan, 1992²⁸), dans un contexte de précarisation de l'activité (Accardo, 2008²⁹) et, par extension, de difficulté à obtenir la carte de presse, ce symbole controversé d'appartenance à la profession. Comme le rappelle Érik Neveu : « ce brouillage est d'autant plus

¹⁸ S. Bouron, « Un journalisme en mode mineur : compétences d'amateurs et trajectoires de professionnalisation de la presse locale » in B. Ferron, N. Harvey, O. Tredan O., (dir.) *Des amateurs dans les médias*, Paris, Presses des Mines, Collection Sciences sociales, 2015.

¹⁹ F. Le Cam, D. Ruellan, *Émotions de journalistes. Sel et sens du métier*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. Communication, médias et sociétés, 2017.

²⁰ É. Neveu, *Sociologie du journalisme*, La Découverte, 2009.

²¹ R. Koren « Argumentation, enjeux et pratique de l'« engagement neutre » : le cas de l'écriture de presse », Semen [Online], 17, 2004, URL : <http://journals.openedition.org/semen/2308>

²² A. Vrignon, Journalistes et militants. Les périodiques écologistes dans les années 1970. *Le Temps des médias*, 25(2), 2015, p.120-134.

²³ H. Kempf (02/09/13), Adieu Le Monde, vive Reporterre, Reporterre : <https://reporterre.net/Adieu-Le-Monde-vive-Reporterre>

²⁴ N. Pignard-Cheynel, A. Noblet, L'encadrement des contributions "amateurs" au sein des sites d'information : entre impératif participatif et exigences journalistiques. Communication au colloque Web Participatif - Usages 2.0 : Mutation de la communication ?, 2008.

²⁵ R. Canu, C. Datchary, « Journalistes et lecteurs-contributeurs sur *Mediapart*. Des rôles négociés », *Réseaux*, n° 160-161, 2010, p. 195-223.

²⁶ Voir par exemple : L. Fessard, J. Lindgaard (27/10/14), Barrage de Sivens ; les alertes des écolos ont été ignorées, *Mediapart* : https://www.mediapart.fr/journal/france/271014/barrage-de-sivens-les-alertes-des-ecolos-ont-ete-ignorees?page_article=2

²⁷ G. Sire, La production journalistique et Google : chercher à ce que l'information soit trouvée, Thèse de doctorat en Sciences de l'information et de la communication, Université Panthéon-Assas, 2013.

²⁸ D. Ruellan, « Le professionnalisme du flou », *Réseaux*, n°51, 1992, p. 25-37.

²⁹ A. Accardo, *Journalistes précaires, journalistes au quotidien*. Agone, « Éléments », 2008.

inconfortable qu'il n'oppose pas des amateurs incompetents et des journalistes irrefragables, mais aussi des amateurs talentueux et eclaires et des journalistes places en situation de ne pas pouvoir bien travailler » (2009, p.103³⁰). En d'autres termes, si l'ouverture aux profanes offre des opportunités diverses aux parties-prenantes de l'information (redactions, journalistes, acteurs du monde social), il durcit dans le meme temps les situations d'associes-rivaux (Neveu, 2009³¹). Sur le terrain de Sivens, la constitution d'un tel reseau informel a pu fonctionner comme un champ de forces entre producteurs mediatiques. Dans cet espace d'objectivation entre journalistes et militants parties prenantes de l'evenement politique *en train de se faire*, les ordres de grandeur de ces deux univers sociaux se sont reflexivement eprouves. La figure de l'automedia y focalise l'attention et concentre les crispations, comme on le verra.

Ces dynamiques propres au champ journalistique expliquent en partie l'aveneement de cette figure mediatique et militante originale. Elle doit etre completee par un retour sur les mutations de l'engagement. Depuis la fin du XXeme siecle, le militantisme serait desormais plus « distancie » et « multi-positionne », suivant la metaphore du « post-it » (Ion, 2012³²). Ce tropisme autonome (Dupuis-Deri, 2005³³) transforme les repertoires d'action collective. Il gagne egalement les conceptions du repertoire d'action mediatique. Bien que les mobilisations n'excluent pas les strategies « d'interressement a destination des journalistes » (Granjon, 2017, p.78³⁴), comme le montre Sylvie Ollitrault au sujet de Greenpeace (1999³⁵), les mobilisations progressistes cherchent a reunir les conditions d'une « auto-determination culturelle et d'une autonomie mediatique » (Cardon, Granjon, 2013, p.51). Ce qui a commence dans les annees 1960 avec le cinema militant, puis « camera au poing », dans les annees 1970, avec les videos feministes de Carole Roussopoulos, trouve une continuite avec le perfectionnement des technologies visuelles,allee au developpement d'Internet. Laurence Allard et Olivier Blondeau evoquent ainsi le « tournant video de l'Internet militant », focalise sur la captation et la diffusion des repressions etatiques a l'encontre des mouvements sociaux et la defense des populations dominees. Il faut dire qu'au fil de la sequence altermondialiste – et principalement lors du mouvement anti-G8 de Gènes (2001) – les videos de la mort du militant Carlo Giuliani ont eu un tel retentissement (Blondeau et Allard, 2007³⁶) qu'elles ont durablement influence les pratiques du mediativisme (Cardon, Granjon, 2013³⁷). A partir de ce moment, le slogan du groupe punk Dead Kennedys : « Don't hate the media, be[come] the media³⁸ » (Hein, 2012³⁹) circule sur l'ensemble des scenes post-altermondialistes, telles que le « mouvement des places » (Pleyers, Glasius, 2013⁴⁰) au sein duquel l'on retrouve les Revolutions Arabes, les Indignados et Occupy Wall Street. Dans leur droite lignee, le slogan est ainsi pris a la lettre par les militants « automedias » que l'on retrouve desormais dans l'espace public.

L'automedia, parent pauvre (mais utile) d'un champ journalistique fragmente

A Sivens, les militants membres des deux collectifs en lutte (Collectif Testet et Collectif Tant Qu'il y aura des bouilles) optent rapidement pour le developpement d'un arsenal communicationnel

³⁰ É. Neveu, 2009, *op.cit.*

³¹ É. Neveu, 2009, *op.cit.*

³² J. Ion, *S'engager dans une société d'individus*, Paris, Armand Colin, coll. « Individu et société », 2012.

³³ F. Dupuis-Déri, « L'altermondialisme à l'ombre du drapeau noir. L'anarchie en héritage » in Agrikoliatsky E., Fillieule O., Mayer N., (dir.) *L'altermondialisme en France. La longue histoire d'une nouvelle cause*. Paris, Flammarion, (2005), p. 199-231

³⁴ F. Granjon « Réticulation des luttes : du local au transnational », Chapitre 6, in T.Zetlaoui, F. Granjon, V. Papa, G.Tuncel, *Mobilisations numériques. Politiques du conflit et technologies médiatiques*: Paris, Presses des Mines, coll. Sciences sociales, 2017.

³⁵ S. Ollitrault, De la camera à la pétition-web : le repertoire mediatique des ecologistes., *Reseaux*, volume 17, n°98, Médias et mouvements sociaux, 1999, p. 153-185.

³⁶ O. Blondeau, L. Allard, *Devenir Média. L'activisme sur Internet, entre défection et expérimentation*, Amsterdam Éditions, 2007.

³⁷ D. Cardon, F. Granjon, *Médiativistes*, Paris, Presses de Sciences Po, 2013.

³⁸ « Ne déteste pas les médias, sois (deviens) le média ».

³⁹ F. Hein, *Do It Yourself : Autodétermination et culture punk*, Le Passager Clandestin, 2012.

⁴⁰ G. Pleyers, M. Glasius, « La résonance des « mouvements des places » : connexions, émotions, valeurs », *Socio*, 2, 2013, p.59-80.

autonome. La faute à ce qui est perçu comme un désintérêt de la presse nationale et un parti-pris négatif de la presse quotidienne régionale au sujet du mouvement ; en tête le travail de couverture de *La Dépêche du Midi*. Avec l'installation de la ZAD, les militants qui sont ou deviendront automédias identifient le besoin de communiquer plus rapidement sur la mobilisation en cours, à l'aide d'images. Ainsi, lorsque des journalistes professionnels arrivent sur les lieux, c'est vers ces acteurs qu'ils se dirigent premièrement et construisent des interactions régulières. Pour le journaliste Grégoire Souchay, la relation nouée avec les automédias est porteuse. Le journaliste met en valeur l'originalité du rapport que les automédias entretiennent au conflit, ainsi que les affinités cognitives qu'ils partagent avec les journalistes :

« Les automédias, comme dans une lutte étudiante, tu te retrouves rapidement face au porte-parole ou au mec qui s'occupe de faire les tracts. parce que c'est les intermédiaires, c'est les gens qui font les liens et c'est beaucoup plus facile de discuter avec un automédia qui a conscience de comment transmettre une information plutôt qu'avec quelqu'un qui est là pour des raisons purement idéologiques » (Grégoire Souchay, Journaliste, Reporterre).

Bien que les journalistes engagés de notre étude conçoivent parfois leur activité journalistique comme un moyen de participer au changement politique et social, leur travail de couverture vise explicitement d'abord à fournir des éléments d'information à leur audience ou lectorat. La perspective est différente pour les automédias de Sivens, dans la mesure où ceux-ci perçoivent premièrement leur activité médiatique sous l'angle du renfort logistique et humain à apporter à la mobilisation en cours. Autrement dit, les automédias sont plus frontalement et directement investis dans le rapport de force politique enclenché par la mobilisation.

Ces différentes visées ne sauraient pour autant constituer un frein à la complémentarité des productions, notamment du point de vue des reporters de notre enquête. C'est notamment le cas lorsque les vidéos automédias permettent aux journalistes absents du théâtre de certaines opérations de visualiser leur déroulement, et ainsi enrichir leur compréhension des situations :

« Ce sont des matériaux très précieux. Généralement on ne les trouve pas comme ça, fin je vais pas faire une recherche sur Google... [...] On demande vraiment aux gens qui ont filmé si c'est possible de voir les films. Parce que des fois certains se retrouvent sur Internet, d'autres sont pas mis, il y a des gens qui veulent les conserver parce qu'ils estiment que ce sont des preuves judiciaires et donc qu'il faut pas les rendre publiques. Mais ça, ça reste une source d'informations précieuse oui » (Louise Fessard, journaliste, Mediapart).

Toutefois, comme nous l'avons écrit précédemment, la rencontre sur la ZAD entre automédias et journalistes membres de *pure-players* d'information en ligne accouche d'un certain brouillage des attributions. En dehors du positionnement spécifique des acteurs étudiés face aux registres de l'« information » ou de la « communication », il est éclairant de se reporter à l'interprétation de nos enquêtés leur égard. En effet, cette juxtaposition de spécialisations médiatiques horizontalise les rôles dévolus aux acteurs sur place :

« Oui le Tarn Libre a fait un bon boulot. X a chroniqué, relayé [...] Taranis [News] en automédia, super boulot. Il y avait pas mal d'automédias, de médias indépendants, des gens avec des go-pros et une efficacité sur le net » (Hélène Duffau, écrivaine et militante).

Il est vrai que le cas *Taranis News*-Gaspard Glanz pose ici question. Le journaliste indépendant, fondateur d'une entreprise qui tantôt vend ses images, tantôt les médiatise directement sur son site, est un personnage controversé de la sphère médiatique. Comme sa société, parfois qualifiée de « média alternatif » par les observateurs et d'« agence de presse » par son créateur, ce dernier échappe partiellement aux catégorisations existantes de « militant » et / ou « journaliste », et est

même souvent mis en cause sous cet angle⁴¹. Cette posture équivoque rend l'acteur délicat à appréhender pour l'approche critique, que celle-ci soit endogène au champ journalistique ou universitaire. Nous le considérerons ici comme un journaliste à part entière, puisqu'il vit de cette activité et est considéré comme tel par tous les membres de la profession rencontrés dans le cadre de notre enquête. À Sivens, Gaspard Glanz se rend deux fois sur la ZAD pour y réaliser ses documentaires et / ou effectuer une prestation pour des médias tiers (*Rue 89, Reporterre*). Outre l'esthétique de son travail, très proche des contenus automédias (filmés à la première personne, dans le cœur de l'action contestataire, voire des affrontements entre black bloc et forces de l'ordre, avec peu de commentaires), le journaliste utilise le pseudonyme « Stardust » sur place. À l'évocation de ce nom de code qui pourrait l'associer à un membre à part entière de la ZAD, Gaspard Glanz rétorque qu'il n'en est rien :

*« C'est une question de simplicité à cause du talkie-walkie, en fait. C'est-à-dire que quand il y avait la forêt il y avait besoin de relais. Quand ils l'ont coupée, le talkie avait moins d'usage. Mais c'est une zone qui fait deux kilomètres de long, bon la journée ça va mais la nuit, tu te ramènes vers une barricade, les gens voient une lampe de poche qui s'approche, ils ne savent pas ce qui arrive, donc à un moment t'as pas envie de te prendre un cocktail sur la tronche parce que le mec a un doute. Donc tu t'identifies. Ensuite, étant l'un des seuls journalistes présents sur la ZAD jour et nuit, les mecs avaient mon identifiant au cas où il se passe quelque chose pour m'appeler. [...] S'il y a un truc qui se passe genre les keufs qui débarquent en plein milieu de la nuit sur une barricade pour x raison, j'étais appelé : " Ouais Stardust, là il se passe quelque chose, viens travailler quoi" » (Gaspard Glanz, journaliste, *Taranis News*).*

Le journaliste se plie aux consignes des militants, en suivant notamment l'ordre de ne pas filmer certains visages. Or, en acceptant ces injonctions et en se fondant totalement au paysage de la lutte, une ambiguïté s'installe entre son activité et celle des automédias sur place, ce que dénie le fondateur de *Taranis News* :

*« Non, non, j'ai toujours été identifié comme journaliste. Il n'y a pas d'ambiguïté automédia, absolument aucune. J'ai jamais participé à l'automédia de Sivens, parce-qu'il y en avait un. Au contraire, le mec je le connaissais, on s'échangeait des tricks de photographes, mais il n'y avait pas d'ambiguïté, je bossais pour *Taranis*, je bossais pour d'autres médias, quand je venais pour d'autres médias, j'étais identifié comme tel » (Gaspard Glanz, journaliste, *Taranis News*).*

Cette citation est édifiante : pour un journaliste confronté en entretien à la question de son identité, l'étiquette d'automédia prend les traits d'une disqualification et peut même fonctionner comme un repoussoir. On trouve un réflexe similaire chez d'autres acteurs. Grégoire Souchay (*Reporterre*) est l'un des rares journalistes à avoir suivi la quasi-totalité du conflit. Par conséquent, il a côtoyé les différentes vagues de producteurs de nouvelles et donc la quasi-totalité du nuancier journalistique qui s'est rendu, à un moment ou un autre, sur les lieux du conflit. Considéré comme un journaliste « pro-ZAD » par les promoteurs publics et populations favorables à la réalisation du projet, le professionnel revendique l'engagement politique au cœur de son activité. Il s'évertue alors à en contrôler les effets. Produit d'une réelle réflexion sur la position parfois paradoxale à cultiver au sein d'un champ journalistique en mutations, le journaliste cherche à maîtriser son rapport au terrain, et se sert précisément de la figure de l'automédia comme d'un collaborateur dont il doit nécessairement se différencier pour rester « dans les clous » de la profession :

« Moi j'avais toujours ce truc à pas devenir automédia. [...] J'ai dormi chez des gens qui participaient à l'occupation, j'ai passé de longues journées sur la ZAD mais je n'ai jamais passé la moindre nuit sur la ZAD. Je n'ai jamais voulu, pour des questions de confort, et puis clairement car ce n'était pas ma place. [...] Si tu fais ça du coup t'es

⁴¹ Lire par exemple : A. Zemouri, (22/04/2019), Gaspard Glanz, journaliste ou black bloc ?, *Le Point* : https://www.lepoint.fr/societe/gaspard-glanz-journaliste-ou-black-bloc-22-04-2019-2308885_23.php

affilié aux zadistes et non : ils avaient leurs propres médias, je les respectais totalement, moi je faisais mon boulot, on se croisait, d'autres journalistes faisaient d'autres types de boulots journalistiques, et on se croisait et on se respectait et c'était complémentaire. C'était pas une concurrence tu vois » (Grégoire Souchay, journaliste, Reporterre).

Ces réactions témoignent de la résilience des discours légitimant l'éthique de la profession. Denis Ruellan a bien montré que ce recours à l'éthique fonctionnait comme une modalité d'auto-institution professionnelle, pour un journalisme soumis à la concurrence et aux critiques des univers sociaux qui l'entourent (Ruellan, 2011⁴²). Pour les acteurs, il vise à instaurer des ordres de grandeurs journalistiques destinés à préciser – voire à cantonner - les rôles de chacun, mais surtout à justifier la pertinence de leur propre travail. Si Grégoire Souchay reconnaît la complémentarité fonctionnelle des actions journalistiques et automédiatiques, une telle considération lui permet en revanche de qualifier puis (re)valoriser le rôle spécifique du métier. Selon lui, le journalisme implique, non pas simplement « d'être sur le terrain », mais également de savoir exploiter toute une panoplie conceptuelle et analytique pour qualifier les faits. En somme, une telle justification relègue le point de vue situé de l'automédia à son statut premier de source partie-prenante ou d'acteur documentant « simplement » les événements. Mais elle peut aussi consister à le déclasser sur le plan symbolique, en le réduisant un ersatz militant de l'information en continue dont certaines grandes chaînes de télévision sont devenues les symboles décriés. La fonction idéale du journalisme apparaît alors : non pas seulement restituer le déroulé des événements, mais également contribuer à leur décryptage, à leur qualification et à leur réinsertion dans un contexte donné. Comme l'explique Frédéric Scheiber :

« Bon on ne va pas jouer sur le mot "automédia". J'aurais dit à la limite moi tels que je les connaissais avant, parce que j'avais déjà travaillé sur pas mal de manif avec des gens comme ça, qui se disent journalistes alternatifs. [Leurs productions] c'est altéré. Je ne dis pas que ce que font les automédias n'a pas d'intérêt, mais l'intérêt vraiment pour nous c'est de synthétiser le tout et d'amener un truc cohérent [...] Je les regarde des fois, mais des fois il n'y a pas de sens, c'est filmé en continue, [...] donc là c'est du live, et là il rejoint ce que je déteste, c'est-à-dire le BFM TV quoi. [...] Parce qu'il n'y a pas de structure de l'information. Pour moi, [nom d'un automédia] c'est un militant qui fait de la vidéo. Sans vouloir lui porter atteinte. [...] C'est un zadiste. C'est un photographe zadiste. Comme on peut dire qu'il y a des infirmiers zadistes » (Frédéric Scheiber, photjournaliste indépendant).

L'automédia comme identité militante contrariée

La réfraction des grilles d'excellence journalistique n'est pas qu'un point de vue professionnel sur le travail des automédias. Il arrive aussi que ces derniers les intériorisent pour jauger la qualité de leurs propres productions. En ce sens, les formes de coopération qui existent entre acteurs journalistes et automédias sont impuissantes à totalement rebattre les cartes de légitimité du journalisme. On osera même dire qu'à bien des égards, elles les rendent plus saillantes. En effet, certains acteurs automédias adoptent les standards esthétiques d'excellence du « bon reportage » dont les normes sont produites par le champ journalistique :

« Moi ce que je fais je trouve que c'est nul, c'est pas à la hauteur, c'est pourri ce que je fais, j'ai du matos pourri, je fais des vidéos vraiment pourries. Les vidéos si je les fais c'est parce que des fois ça aide vraiment les copains lorsqu'ils ont des procès, pour montrer ce qui s'est passé. Vraiment c'est nul, c'est pas la hauteur et j'aimerais vraiment avoir du meilleur matos pour faire plus des documentaires, des trucs plus sérieux » (Nad, automédia, ZAD).

⁴²

D. Ruellan., *Nous, journalistes. Déontologie et identité*, Presses universitaires de Grenoble, coll. Communication, médias et sociétés, 2011.

Il n'en reste pas moins que l'activité automédiatique de l'intéressée a une portée totalisante : l'automédia est alors d'une réalisation de soi, typiquement « Do IT Yourself » (DIY). Il est un moyen d'exprimer une subjectivité en lutte, qui s'intègre, spécifiquement chez cette militante, dans un faisceau de pratiques comme la création et l'administration de plusieurs pages Facebook, la rédaction de longs textes sur ses combats politiques (féminisme, écologie, condition animale), en complément de ses vidéos. Mais l'activité de prise d'images à la particularité de comporter une dimension sacrificielle, et ce à plus d'un titre.

Tout d'abord, « filmer » est une pratique exigeante qui peut empêcher les militants de se comporter pleinement comme ils le souhaiteraient, lors des manifestations :

« On est descendu pour l'hommage [à Rémi Fraisse] et on s'est retrouvé face à des chasseurs, des mecs qui étaient armés avec des carabines et tout, on a commencé à se diriger vers la stèle de Rémi qui existait encore, et ils nous ont bloqué l'accès. Les flics étaient derrière sans bouger. Mais moi, je voulais filmer car je filme ! [...] En fait quand je suis en manif ça me saoule de prendre des putains de photos, des putains de vidéos, je suis là moi j'ai envie d'aller dans l'action, ça m'énerve, mais je le fais parce que sinon, personne ne le fait ou alors si y en a mais y a pleins de trucs qui leur échappent comme les violences policières. Mais du coup quand les copains se prennent un procès y a pas les bonnes images... » (Nad, automédia, ZAD).

De même, au sein des mobilisations, l'endossement de l'identité « automédia » est souvent problématique. Si les productions peuvent fournir un contre-cadrage bienvenu à certaines représentations stéréotypées du monde social, comme c'est le cas avec la figure du « zadiste », leurs conditions de production n'en sont pas moins éprouvantes pour les acteurs rencontrés. De fait, la prise de vidéos et leur diffusion concourent à l'enracinement d'un contexte de méfiance voire de paranoïa, face aux risques d'infiltration et de fichage policier. À cet égard, en interne et au titre de leur activité médiatique, nos enquêtés ont pu faire l'objet d'une certaine hostilité, voire se retrouver taxés d'inauthenticité dans l'engagement. Ils affirment être perçus comme des militants hybrides et se revendiquent à certains égards comme tels, rappelant presque la figure mythologique de Janus Bifrons : par le biais de leur activité, ces derniers seraient simultanément tournés vers l'intérieur de la mobilisation (en tant que militants) mais également vers l'extérieur de l'espace public (en tant qu'automédias « communicants ») :

*« La caméra pose un très très très gros problème. J'étais prise pour une journaliste ou quelqu'un qui vient prendre des renseignements. Je me souviens, il y a eu une fois où j'avais parlé en AG en fait. Y'en avait certains qui trouvaient que c'était une très bonne idée de filmer, mais d'autres étaient très réticents. Alors là "non, tu filmes pas ça. Non, tu filmes pas ça. Non, tu filmes pas ça. Oui, mais pas comme ça." C'était très compliqué de prendre des images et donc un jour je suis allée voir x, parce-qu'il était très connu en fait, par tout le monde, et j'étais à moitié en larmes en lui disant : "J'y arrive pas, personne me fait confiance, qu'est ce-que je dois faire ?" » (Roxane Tchegini, automédia, réalisatrice du film *La Résistance respire*).*

Enfin, les automédias semblent parfois pris en étau entre la volonté de ne pas faire entorse aux principes du groupement auquel ils adhèrent, tout en étant limités par l'inévitable singularisation que provoque la pratique automédiatique. Sur le terrain de Sivens, la critique de l'automédia se confond avec celle du porte-parolat, dont la fonction est décriée par une mobilisation qui met le partage du pouvoir collectif au centre de ces principes politiques. En somme, être « automédia » ne peut s'abstraire de la tension qui existe entre, d'une part, le désir de participer au dessein collectif et, d'autre part, l'irréductibilité du sujet militant-communicant se forgeant au fil des productions et publications. En résulte la fabrique d'une identité dont les aspérités ne coïncident plus aux normes de l'univers social de référence de l'acteur. Controversé au sein du champ journalistique, perçu avec

méfiance dans l'espace public, l'automédia est également sujet à critiques au sein des mobilisations.

Pour conclure – et revenir à notre propos introductif – il semble vain de vouloir définitivement classer cette figure médiatique dans le champ journalistique ou les univers de militance. Fondamentalement multi-positionnés, ces acteurs (et leurs pratiques) se situent au carrefour des deux dynamiques sociales du journalisme et du militantisme. Profitant de la « déstructuration-restructuration » (Demers, 2007⁴³) du champ journalistique, les automédias se saisissent de l'indétermination de la fonction de « journaliste » comme d'une ressource pour construire leur propre identité médiatique et militante, suivant une démarche auto-poïétique qui a pour effet d'accentuer les termes de la décomposition du champ en question, puis ceux de sa reconfiguration.

En définitive, pour dépasser le caractère labile de l'« automédia », il faut revenir à l'acteur qui en revendique l'identité. Car si certains d'entre eux - l'actualité le prouve - ont cherché à pénétrer le pôle dominant du champ journalistique pour se revendiquer pleinement du métier, les automédias que nous avons rencontrés vivent plutôt leur contribution comme un acte à visée stratégique et utilitariste au service tout entier de la mobilisation qu'ils supportent. Pour comprendre l'automédia, il faut donc revenir aux rétributions de l'engagement (Gaxie, 1977⁴⁴).

⁴³ F. Demers, « Déstructuration et restructuration du journalisme », *tic & société* [En ligne], Vol. 1, n°1 | 2007, mis en ligne le 20 mai 2019, consulté le 11 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ticetsociete/298>

⁴⁴ D. Gaxie, Économie des partis et rétributions du militantisme, *Revue française de science politique*, 27^e année, n°1, 1977, p. 123-154.